

*Villa del Carmen,
Jujuy,
janvier 1977*

Un scarabée, pattes en l'air, se berçait sottement dans l'eau de la cuvette. Ferroni le regarda avec une certaine appréhension et décida que le mieux était de vider l'eau avec le scarabée dans le trou d'évacuation du bac. Il rinça la cuvette et laissa couler l'eau du robinet. Il se lava le visage, se rappelant la sensation de bien-être qu'il éprouvait chaque fois que l'eau glacée lui fouettait les joues. L'eau le réveillait, le mettait en alerte, lui activait les neurones.

Ferroni pensa au scarabée; il l'imaginait en train de marcher le long du tuyau d'écoulement, cherchant à s'évader de cette prison sombre et tubulaire. Soudain, là, debout dans la cour, près du bac à laver le linge, il frissonna. Il se rendit compte qu'il n'était pas prudent de sortir en maillot de corps de si bonne heure. Il pouvait prendre froid. Il n'était pas habitué à des petits matins si frais en plein été.

À Buenos Aires, c'était différent. On n'était pas plus tôt réveillé qu'on sortait aussi dans la cour, mais pour pou-

voir respirer, pour ne pas continuer d'étouffer dans sa chambre, pour se décoller une fois pour toutes de ce matelas brûlant qui adhère au dos et oppresse par en dessous. S'il restait là, il allait prendre froid. En plein mois de janvier. Ferroni entra dans la chambre, résolu à se couvrir.

Quelqu'un doit y aller, lui avait dit son supérieur quand il lui avait demandé pourquoi on n'y envoyait pas un autre, pourquoi ce devait être lui. Quelqu'un doit y aller, toi ou un autre c'est pareil; il se trouve que c'est tombé sur toi. Et ensuite: estime-toi heureux, ça va te faire du bien, tu as besoin d'un changement d'air. Faux; il n'avait besoin d'aucun changement. On change d'air en vacances, pas quand on travaille. Et son travail à lui était à Buenos Aires. En plus, ses vacances, on allait les lui donner en mars; il n'y en a plus pour longtemps. Et il avait déjà tout combiné avec Paulino, qui lui prêtait son appartement de Mar del Plata et qui procéderait à sa place aux interrogatoires pendant ses quinze jours de congé. Encore deux mois de travail intense, deux semaines de repos à Mar del Plata, et puis de nouveau Buenos Aires, la routine des interrogatoires, les déjeuners avec ses compagnons de travail, ses siestes dans le bureau de son supérieur. Son monde à lui; son travail, sa place. Et voilà qu'on l'envoyait dans la province de Jujuy en plein mois de janvier, avec cette chaleur immonde, et qu'il devait s'estimer heureux. De quoi? Un type comme lui, sérieux, méticuleux, efficace. Son supérieur l'avait dit; pas à lui, bien sûr, il n'était pas homme à prodiguer des louanges, et certainement pas à ceux qui étaient placés sous ses ordres. Mais Paulino l'avait entendu par hasard et le lui avait répété.

Le meilleur, et voilà qu'on l'envoyait dans la province de Jujuy rechercher une personne dont on ignorait où diable elle se trouvait. Ou peut-être l'envoyait-on pour cela même, parce qu'il était le plus efficace, le plus minutieux, le seul capable de débusquer cette morveuse. Mais alors pourquoi son supérieur lui avait-il dit qu'un changement d'air lui ferait du bien, et que, si quelqu'un devait y aller, lui ou un autre c'était pareil. Si on l'envoyait là-bas parce qu'il était le meilleur, cela n'avait pas de sens. Et si on cherchait à l'éloigner des interrogatoires, cela n'avait pas de sens non plus. Il était le plus efficace. Son supérieur l'avait dit. Paulino l'avait entendu. Mieux vaut prendre les choses avec calme, se dit-il. Après tout, c'était une autre de ses qualités: le calme. Il savait attendre comme personne, sans s'énervier. Placide et efficace. Tous le savaient.

Toujours pressée, María Valdivieso, toujours en train de courir; droite comme un jonc et sérieuse. Tu ressembles de plus en plus à l'autre María, ta grand-mère. Même si ce n'est pas pour te plaire; tu sembles même calquer sur elle l'expression de son visage. Tu montes maintenant le flanc du coteau, tu ralentis le pas, tu respirez profondément, quelques mètres encore, quelques mètres encore, et te voilà en haut; c'est la fin de la montée, et maintenant droit devant, de longues enjambées, bien droite, María. Tu presses à nouveau le pas, tu te mets presque à courir, pourquoi? Là-bas, au loin, tu aperçois les cimes des *tipas*, les cimes jaunes des *tipas* chargées de fleurs, le toit de la cahute; tu es en haut, María, sur la crête du coteau. Alors, tu t'arrêtes net. Tu aimes te tenir là et regarder les *tipas* et penser, plumeuses, penses-tu; plumeuses, dis-tu tout bas, dans un murmure; plumeuses, répètes-tu un peu plus haut; plumeuses, personne ne t'entend après tout; plumeuses, hurles-tu; plumeuses, les branches des *tipas* sont plumeuses, des plumes vertes tachetées d'un jaune orangé éclatant, des plumes légères, à peine frémissantes dans l'air inquiet, palpitantes comme un cœur fou quand le vent souffle fort, brillantes au soleil, plumeuses, plumeuses, plumeuses. Et puis tu fermes les yeux, tu respirez à fond, tu t'emplis d'air, et tes

bras sont comme des ailes que tu étends, personne ne te voit après tout, et tu t'immobilises ainsi, avant d'ouvrir les yeux, et la première chose que tu vois ce sont les cimes des *tipas*, parce que c'est la première chose que tu veux voir. Tu as déjà perdu l'expression du visage de ta grand-mère, tu ne tiens plus d'elle que ce corps droit, mais peu importe. Oublie-la donc. Toi, tu es Marita. Tu descends, maintenant. Tu descends en courant, te revoilà en train de courir, évitant les pierres et humant l'air en quête de l'odeur des *tamales*. Tu es arrivée, Marita. Voici les troncs des *tipas* et, derrière, les murs de la cahute, l'odeur des *tamales*. Natividad sur le pas de la porte, en train de t'attendre. Tu es arrivée, Marita; les *tipas*, la cahute, les *tamales*, Natividad qui t'attend.

– Une lettre du Pedro, Marita! Une lettre du Pedro! Dépêche-toi, viens vite me la lire, je n'y tiens plus. Je l'ai depuis hier, mon petit! Allons, dépêche-toi!

Tu n'as plus besoin de courir, deux longues enjambées et tu allonges le bras pour atteindre la lettre que te donne Natividad. La lettre de son fils et l'enveloppe ouverte. Elle te donne le tout, la lettre et l'enveloppe. Pourquoi donc l'a-t-elle ouverte? penses-tu, mais tu ne dis rien. Tu ne lui demandes pas: pourquoi, doña Natividad, ouvrez-vous les lettres puisque vous ne savez pas lire? Qu'elle continue de les ouvrir, après tout, qu'elle compare chaque lettre avec la précédente, qu'elle sache par avance si son fils s'est montré généreux ou s'il a mégoté sur les mots. Tu examines d'abord l'enveloppe. Un coup d'œil rapide, tu connais l'écriture de Pedro. Tu sais que c'est une lettre de lui, mais tu aimes commencer par le commencement, et Natividad le sait, c'est pour ça qu'elle attend que tu examines l'enveloppe, que tu la retournes, que tu la places

derrière les deux feuilles que Pedro a remplies cette fois, que tu en regardes chaque côté, comme si tu pesais au jugé une marchandise avant de l'acheter. Natividad t'attend, parce que tu es la seule personne à lui lire les lettres que son fils Pedro lui envoie de Buenos Aires.

... je mets des pesos de côté pour pouvoir venir te voir, maman. En mars je serai là-bas. C'est le plus beau mois de l'année, avec tous ces raisins. Tu n'imagines pas l'envie que j'ai d'aller manger des raisins dans la vallée...

– Il n'y a donc pas de raisins à Buenos Aires?

– Des raisins, je ne sais pas, doña Nativita, mais des *tamales*, sûrement pas. C'est la Matilde qui me l'a raconté. Vous vous souvenez de la fois où vous lui en avez fait porter par le Pedro?

– Tu penses si je m'en souviens! Je m'étais même demandé si la Matilde n'était pas devenue sotté. Qui ne sait pas qu'il n'y a pas de *tamales* à Buenos Aires? Même moi, qui ne suis jamais sortie de ces collines, je le sais. C'est pour ça qu'elle est partie à Buenos Aires, la Matilde? Pour découvrir que là-bas il n'y a pas de *tamales*?

Pourquoi Matilde est-elle partie à Buenos Aires, hein, Marita, pourquoi? Pour s'énamourer, n'est-ce pas? C'est pour ça qu'elle est partie.

... en mars, quand je viendrai, maman, réserve-moi une bassine de confiture de chayote...

Mais que peut bien manger mon fiston dans cette ville qui me le fait mourir de faim? Pauvre petit Pedro, il doit n'avoir que la peau et les os.

Il avait déjà envisagé de se rendre dans le Nord; mais jamais en été. Naturellement, ce devait être pendant ses congés, et jusqu'à présent on les lui avait toujours donnés entre janvier et mars. Mais il n'était pas exclu que, pour une raison ou pour une autre, il ait à les prendre en hiver ou au printemps, par exemple; alors dans ce cas oui, s'était-il dit, ce pourrait être une bonne occasion de découvrir le Nord. Seulement il n'en était plus si sûr. Ce qu'il voyait n'était pas pour lui plaire. Trop de terre, trop de pierres. Pour lui, partir en vacances c'était partir à Mar del Plata. Là-bas, il passait vraiment du bon temps. Une ville grande et belle, avec une vie nocturne; la mer, la plage. Mar del Plata. Dans moins de deux mois, il serait à Mar del Plata.

Mais, pour l'heure, il était là, dans ce village perdu de la province de Jujuy, en train de rechercher une personne sans autre élément qu'un nom livré par une lettre qui n'avait jamais été lue par sa destinataire. *Que t'arrive-t-il, petite sœur? Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre. As-tu des problèmes... ?* Et l'expéditrice, *María Valdivieso, Relais Las Tunas. Villa del Carmen. Province de Jujuy.* Cela ou rien, c'était la même chose; une fille qui est partie à la ville et qui ne répond pas aux lettres de son amie. Des fadaises. Encore que, bien sûr, sait-on jamais? C'est pourquoi on l'envoyait enquêter sur place.

Ferroni marchait lentement, s'efforçant de ne pas soulever de poussière, mais il se rendait compte que, de quelque façon qu'il marche, ses chaussures se salissaient tout de même. En plus, la chaleur se faisait sentir. Le soleil était plus haut et il tapait fort. S'il ne trouvait pas sous peu un endroit frais, il allait se mettre à ruisseler comme un damné.

Il marcha encore quinze minutes, sous le soleil et par des rues de terre, avant d'arriver au Relais Las Tunas. Les chaussures blanches de poussière; trempé comme une soupe; maudissant la province de Jujuy et l'été, et aussi ses supérieurs qui l'avaient envoyé si loin de Buenos Aires. Relais Las Tunas. Déjeuners. Bière. *Empanadas*. Mardis et jeudis *tamales*. Ferroni jeta un rapide coup d'œil sur les petites tables disposées sur le trottoir, avant d'entrer directement dans le local. Il n'y avait personne, mais l'endroit était frais et il était propre. Ferroni choisit une table près de la fenêtre. Il s'assit sur un banc en bois placé contre le mur et il entreprit de s'éponger le visage et le cou avec un mouchoir blanc qui devint aussitôt humide et gris. Quelle horreur! se dit-il, je suis couvert de terre. Il repensa à ses chaussures et il les regarda. Blanches de poussière toutes les deux. D'abord l'une et ensuite l'autre, il les frotta contre son pantalon; elles étaient un peu plus nettes, mais toujours sales.

– Monsieur? demanda une voix de femme.

C'était une voix douce et sèche à la fois; et les pas de la femme devaient être aussi doux que sa voix parce qu'il ne l'avait pas entendue venir à lui.

– Une bière. Bien glacée.

La fille s'en alla. C'était une femme jeune, toute jeune. Ferroni se demanda quel âge elle pouvait bien

avoir. De l'autre côté du comptoir, la fille posa un verre sur un plateau en bois rectangulaire, puis une bouteille de bière bien fraîche, dont la paroi brune exsudait de fines gouttelettes. Elle s'avança vers la table, en tenant le plateau par ses anses en forme de griffes de lion. Elle ouvrit la bouteille. Puis elle glissa le décapsuleur dans la poche de son tablier bleu et retourna vers le comptoir. Elle sécha le plateau avec un torchon en nid-d'abeilles et le poussa sur le côté. Ferroni but deux verres de bière, l'un après l'autre, sans pause. Il s'épongea à nouveau le visage et le cou avec son mouchoir humide et gris.

– C'est quoi des *tamales*? demanda-t-il en regardant la fille, qui regardait un chat assoupi sur le dessus du réfrigérateur.

– C'est une spécialité de la région. À base de maïs, de viande et d'*ají*¹. Le tout enveloppé dans une feuille de maïs. Vous avez dû en voir...

– Non, jamais. Je vis à Buenos Aires.

– Ah, bien sûr... À Buenos Aires, il n'y a pas de *tamales*.

La fille regarda à nouveau le chat, et Ferroni avala d'un trait un troisième verre de bière.

– Je cherche María Valdivieso, dit-il d'une haleine en regardant son verre vide.

La fille cessa de regarder le chat pour regarder l'homme, étonnée.

– C'est moi, dit-elle de cette même voix douce, quoique à présent un peu plus forte, comme si à la mention de son nom elle avait ressenti le besoin de mieux se camper face à l'inconnu.

1. Petit piment fort d'Amérique du Sud. Fruit de l'arbre du même nom.

Ferroni resta à la regarder, essayant de se rappeler comment il s'était imaginé, avant de la rencontrer, l'amie de la femme de José Luis Benetti, le cheminot gréviste, le subversif. Il n'arrivait pas à se rappeler l'image qu'il s'en était faite. Peut-être ne s'en était-il fait aucune. Peut-être, en la voyant là, avec cette apparence si fragile, supposait-il qu'il se l'était imaginée tout autrement. Mais non, il ne s'était sûrement rien imaginé. Ce qui était sûr, c'était ce qu'il avait devant les yeux : une jeune fille svelte, plutôt grande, aux cheveux longs et noirs ramassés dans la nuque, qui le regardait de ses yeux sombres et étonnés. Elle avait un visage de ceux dont on sait, au premier coup d'œil, qu'ils gardent toujours quelque chose pour eux. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Dix-sept, dix-huit ans ?

– En réalité, je cherche Matilde Trigo. Nous sommes sans nouvelles d'elle, et comme vous êtes son amie... Vous êtes son amie, n'est-ce pas ?

– Bien sûr, nous sommes des amies de toujours. Mais... qu'est-ce qui est arrivé à Matilde ?

La fille contourna le comptoir et s'approcha de la table. Elle resta debout, serrant dans ses mains le dossier d'une chaise garnie de paille. Ferroni s'était appuyé contre le mur et regardait l'index de sa main droite glisser lentement sur le bord du verre.

– Je ne sais pas ce qui lui est arrivé. Nous la recherchons, parce que cela fait deux mois qu'elle n'a paru ni chez son frère ni sur son lieu de travail. Elle est partie, sans prévenir personne. En plus, elle n'a même pas emporté ses vêtements. Son frère a signalé sa disparition à son retour du Brésil. Et puis il est reparti. Il travaille là-bas. Dans la maison de Monte Grande, nous avons trouvé une lettre avec votre nom et ce domicile, c'est ce qui

m'amène ici. Je suis détective. Je suis venu pour vérifier si vous aviez des nouvelles de Matilde Trigo.

Il y avait de la peur dans le regard de la fille, mais ses yeux ne disaient rien. C'étaient des yeux dans lesquels on ne pouvait pas lire. Ferroni aurait aimé se trouver en présence d'un autre regard, plus docile, plus perméable, de ces regards qui cèdent dès qu'ils sont confrontés à une paire d'yeux durs et secs comme les siens. Mais le regard de María Valdivieso n'était pas de cette nature.

– Comment voulez-vous que j'en aie ? Ça fait trois mois qu'elle ne m'a pas écrit. Elle n'a pas répondu à mes deux dernières lettres. J'ai pensé qu'elle devait avoir des problèmes, parce qu'il n'est pas normal que Matilde ne m'écrive pas...

– Deux lettres sans réponse... Celle que nous avons trouvée dans la maison de Monte Grande était datée de novembre.

– C'est la dernière. Avant je lui en avais envoyé une autre, en octobre.

– Nous n'avons trouvé que celle de novembre...

– Et les autres, celles d'avant ?

– Nous n'avons trouvé aucune autre lettre. Dans la maison, il y avait des vêtements et aussi d'autres affaires, mais pas l'ombre d'une lettre. À part la dernière... Vous lui en avez envoyé beaucoup ?

– Un certain nombre. Autant qu'elle à moi. Matilde a commencé à m'écrire sitôt qu'elle est arrivée à Buenos Aires, il y a de ça plus de deux ans, et je répondais à chacune de ses lettres.

– Comme c'est curieux... Il n'y avait pas d'autres lettres dans la maison...

– Elle les a peut-être déchirées...

– Je ne pense pas. Elle a dû les emporter. On prend l’habitude de garder les lettres de ses amis. Une question d’ordre sentimental, non ? Ce qui est curieux, c’est qu’elle ait emporté les lettres et pas ses vêtements. Pourquoi aurait-elle emporté les lettres... ? demanda-t-il en regardant la fille dans le blanc des yeux, cherchant à pousser un peu plus loin, à pénétrer un peu plus avant, tout en sentant que c’était impossible ; le regard de la fille était comme un mur, un mur lisse, sans la moindre fissure par où infiltrer son propre regard. Bien sûr... si elle ne les a pas emportées, et si elles ne se trouvent pas dans la maison, reprit-il sans détacher son regard de celui de la fille, c’est qu’elle a dû les déchirer. Et pourquoi ? Vous-même avez-vous déchiré les lettres que votre amie vous a envoyées ?

– Non, non. Je ne les ai pas déchirées. Je les garde... répondit la fille, qui s’en mordit aussitôt les lèvres.

Ferroni cessa de caresser le verre. Pour la première fois, il se mit à sourire. La fille se tenait toujours debout près de la table, serrant dans ses mains le dossier de la chaise. Le chat bondit du haut du réfrigérateur et vint vers eux ; il se hissa sur la chaise garnie de paille, regarda sa maîtresse et s’enroula sur lui-même, somnolent. Puis il remua une oreille, ferma les yeux et s’endormit.

– Qu’est-ce qui a pu lui arriver ? demanda la fille, désirent, sans savoir pourquoi, qu’il ne soit plus question des lettres.

– Qui sait ? À Buenos Aires, nous avons pensé que vous pourriez peut-être nous aider. Que Matilde Trigo vous avait peut-être écrit une lettre... une dernière lettre...

– Je vous ai déjà dit que ça fait plus de trois mois qu’elle ne m’a pas écrit.

La voix de la fille se faisait plus dure.

– Et elle n'est pas venue par ici? demanda Ferroni, comprenant trop tard qu'il aurait dû commencer par là; la fille allait se méfier et rester sur la réserve.

– Si elle était venue, je vous l'aurais déjà dit.

C'était chose faite. Les yeux de la fille n'étaient plus seulement un mur sans fissures; ils élevaient un bloc de béton, une muraille d'acier. Ferroni se remit à passer doucement l'index de sa main droite sur le bord du verre, le regardant glisser d'un œil distrait.

– Elle a peut-être eu un accident... murmura la fille.

– C'est la première chose que nous avons vérifiée. Les hôpitaux, la morgue, le circuit habituel... Mais non, rien. Nous n'avons rien trouvé, ajouta Ferroni, qui la regardait à nouveau.

– Alors, qu'est-ce qui a pu arriver?

– Vous pouvez peut-être nous aider...

– Comment...?

– Les lettres, dit-il sans quitter des yeux les yeux de la fille.

– Je ne comprends pas.

La fille n'avait pas remué les lèvres. C'était comme si elle n'avait rien dit, comme si sa pensée avait traversé la paroi de sa bouche fermée, sans permettre aux mots de lui donner forme.

– Je veux parler des lettres qu'elle vous a envoyées et que vous conservez. Pourquoi ne pas me les prêter? Il y a peut-être une piste, quelque chose...

– Rien, dit la fille en élevant la voix. Dans ces lettres, il n'y a rien qui pourrait vous servir à retrouver Matilde.

– Pourquoi ne pas me laisser en juger par moi-même?

– Ces lettres, c'est à moi que mon amie les a écrites. Si je vous dis qu'il n'y a rien, c'est qu'il n'y a rien. Allez donc

la chercher à Buenos Aires. Vérifiez là-bas où se trouve Matilde. Ici, elle n'est pas venue.

– Pourquoi ne voulez-vous pas coopérer? Vous avez tout intérêt à ce que votre amie reparaisse.

– Je vous ai dit que Matilde n'était pas venue ici. Cherchez-la dans Buenos Aires. C'est là-bas qu'elle vit.

Ferroni vida son verre et essuya minutieusement ses lèvres avec un petit carré de papier blanc qu'il prit dans un verre, disposé sur la table à cet effet. Puis il demanda combien il devait et il paya. La fille glissa l'argent dans la poche de son tablier, posa le verre et la bouteille sur le plateau, essuya la toile cirée avec le torchon en nid-d'abeilles et se dirigea vers le comptoir. Ferroni la suivit.

– Si au moins vous me laissez lire ces lettres, je pourrais peut-être trouver un renseignement, une piste, n'importe quoi, quelque chose, pour savoir par où entreprendre mes recherches, insista-t-il, feignant une certaine humilité.

– Dans ces lettres, vous ne trouverez rien. Matilde me raconte des choses sur Buenos Aires. Elle me parle même d'une rivière crasseuse. Je me suis demandé si elle n'était pas devenue folle. Comment une rivière pleine de crasse peut-elle lui plaire? Elle m'a aussi raconté qu'elle avait un petit ami. José Luis, il s'appelle. Vous avez parlé avec lui?

– Oui. Nous avons parlé avec lui. Mais il ne sait rien. Il semblerait qu'ils ne soient plus ensemble...

– Comment...? C'est impossible...

Les yeux de la fille laissaient paraître son trouble.

– Et pourquoi c'est impossible?

– Non... pour rien.

Le moment de trouble eut tôt fait de se dissiper. Et si María Valdivieso était toujours troublée, elle le cachait bien.

– Pourquoi ne pas me laisser juger par moi-même si ce que vous dit votre amie est important ou non? Donnez-moi ces lettres, ordonna Ferroni en la regardant fixement, avec la certitude, acquise par une longue pratique, que l'ordre l'intimiderait.

– Je vous ai dit que je ne vous les donnerais pas, dit la fille sans détourner son regard du sien. Matilde me raconte des choses intimes, des choses qu'on ne raconte qu'à une amie. Et je n'ai pas l'intention d'étaler sa vie devant qui que ce soit. Et puis je vous ai dit qu'il n'y avait aucun renseignement qui pourrait vous servir à savoir où elle est. Mais, attendez, j'ai une idée, ajouta-t-elle en regardant par la fenêtre. Dans une semaine, c'est mon anniversaire. Matilde ne l'oublierait pour rien au monde. Si elle ne m'écrit pas, alors il faudra envisager le pire... Il vous faudra la chercher à la morgue – elle le regarda à nouveau droit dans les yeux.

– Très bien. Nous attendrons, et nous verrons bien si elle écrit. Mais, entre-temps, réfléchissez, dites-vous que nous gagnerions peut-être du temps si vous me montriez ces lettres. Je repasserai avant la date de votre anniversaire, pour le cas où vous changeriez d'avis.

La fille ne répondit pas. Elle demeura immobile, les bras appuyés sur le comptoir, suivant des yeux l'homme qui s'en allait.